

# JULIE BERÈS

## « PARLER AUX ADOS AVEC LEURS MOTS »

Julie Berès a créé deux pièces sur la jeunesse, une consacrée aux filles, *Désobéir*, en 2017, et la seconde, quatre ans plus tard, *La Tendresse*, dédiée aux garçons. Les deux rencontrent l'enthousiasme du public jeune.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE QUENTIN  
PHOTOGRAPHIE JULIEN PEBREL

**Théâtre(s) :** Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser à la jeunesse ?

**Julie Berès :** Au départ, *Désobéir* était une pièce d'actualité, une commande de La Commune [centre dramatique national d'Aubervilliers, NDLR] qui demande à des artistes ce que pourrait être le théâtre politique d'aujourd'hui qui s'adresserait à un plus grand nombre. Je m'intéressais à la radicalisation des jeunes femmes qui, contrairement à ce qu'on nous disait, étaient pour certaines de pures « Gauloises » qui avaient fait parfois de longues études, avaient un cerveau bien construit et qui pensaient que le sens de la vie ne pouvait s'éprouver que dans la pureté absolue. Du coup, cela répondait à quelque chose de profondément politique. Or, cette forme de radicalité dans l'engagement touche plus particulièrement les 15-25 ans, ce moment de la vie où on a conscience qu'on est un citoyen, qu'on peut participer à la grande écriture du monde, et où la révolte ou l'incompréhension ressenties sont très aiguës parce qu'on est encore sous la dépendance des parents. On sort de l'enfance et on commence à comprendre que le monde est terriblement injuste dans une société qui pousse à l'individualisme en mettant énormément de pression sur la jeunesse. Je voulais honorer le mot comme retour à la racine, c'est très positif la radicalité, en fait. Toute la philosophie nous apprend qu'on se construit par la désobéissance et qu'il n'y a pas de possibilité de citoyenneté sans.



**Théâtre(s) :** Dans *Désobéir*, ce sont des filles qui s'expriment. Qu'avez-vous appris d'elles ?

**Julie Berès :** Je voulais questionner quatre jeunes femmes issues de l'immigration, nées dans des milieux traditionnels et venues de pays différents – l'Iran, l'Algérie, le Cameroun et la Turquie – pour savoir où en est la jeunesse d'aujourd'hui. Dans tous ces milieux, quelle que soit la religion, on retrouve des constantes d'éducation. Les hommes ont une injonction à la force physique, à la réussite sociale, quand les jeunes filles doivent être à l'écoute et sont encore priées de se réaliser dans leur famille, dans leur intimité. *Désobéir* est sorti il y a sept ans, avec le mouvement #metoo, à moment clef de l'Histoire. On connaissait des récits de femmes victimes, mais je voulais faire entendre des paroles d'émancipation, de luminosité, des récits de femmes qui étaient devenues ce qu'elles avaient envie d'être, qui s'étaient construites par la désobéissance et en avaient payé le prix à coup de ruptures avec les familles, de mensonges.

**Théâtre(s) :** Et du côté des garçons ?

**Julie Berès :** Dans *La Tendresse*, nous nous sommes intéressés au phénomène de bande, à ce par quoi, à la différence des filles, les garçons se construisent, parce qu'ils peuvent aller dans la rue. Et si *La Tendresse* est une performance très physique, c'est parce que les hommes se jaugent beaucoup par leur force physique. Tous les acteurs savent exactement qui est le plus fort, le plus nerveux. Ils se construisent avec cette compétition et en même temps, ils en souffrent. La violence des femmes n'est pas du tout la même. On ne retire jamais à une femme la possibilité d'être une femme, même prostituée, même non conforme. Alors qu'être homo peut vous exclure du groupe des hommes. Ils sont très pudiques aussi. C'est comme si les filles se construisaient par le mensonge aux autres alors que chez les hommes, la question serait d'arrêter de se mentir à eux-mêmes pour assumer d'être l'homme qu'ils sont avec leurs peurs et leurs fragilités.

**Théâtre(s) :** Comment les accompagner ?

**Julie Berès :** Sur la question de la violence, les hommes bottent d'abord en touche. Or, je leur ai demandé d'imaginer chacun cinq rôles masculins qu'ils pourraient jouer. Et là ont débarqué des héros sublimés dans leur rage, leur haine, leur vengeance. Je leur ai alors dit : « Ah, ce sont vos modèles ? Ce doit être dur pour vous, en fait. La société vous incite toujours à être violents. » Ils n'avaient pas vu. Cela les a aidés à réfléchir à leur violence, à comprendre que ce n'est pas eux, mais tout un système aliénant. C'est en transmettant du savoir, de la connaissance, de l'analyse historique qu'on peut les accompagner.

**Théâtre(s) :** Dans *Désobéir* ou *La Tendresse*, les salles sont pleines de ces jeunes. Ce n'est pas si fréquent. Doit-on craindre que la jeunesse déserte les théâtres ?

**Julie Berès :** Je crois à la puissance du théâtre et à sa capacité à se réinventer. Le succès des deux pièces tient, je pense, au langage employé et à la problématique abordée. Les ados se reconnaissent parce qu'on parle d'eux, de leur monde, de leur ressenti, avec leurs mots. Ce n'est pas à eux de s'interroger, mais à nous. Les êtres humains auront toujours besoin qu'on leur raconte des histoires. Tous les grands auteurs ont été de grands sociologues, à nous de le rester, de savoir à quelle époque on appartient, quelles sont les préoccupations d'aujourd'hui, comment le monde évolue et change et qu'est-ce qu'on questionne de ce monde. ♦

### LEUR ACTU

**À VOIR :** *La Tendresse*, mis en scène par Julie Berès, en octobre à Strasbourg (67), en novembre à Verdun (55), Saint-Étienne-du-Rouvray (76), Pont-Audemer (27), en décembre à Paris (Théâtre des Bouffes du Nord)...

**À LIRE :** *Désobéir*, suivi de *La Tendresse*, de Julie Berès, Kévin Keiss, et Alice Zeniter. Et Lisa Guez pour *La Tendresse*, L'Œil du prince, 2023, 160 pages, 17 €